

Regarder nos monts, tout un art que photographes et écrivains n'ont cessé de cultiver. En témoignent un guide littéraire et une exposition

ALPES À REVOIR

« THIERRY RABOUD

Altitudes » On eût dit ses sentiers mille fois empruntés. Ses reliefs dépeints jusqu'à la platitude. Ses vertiges verbalisés à l'infini. Pourtant, la montagne résiste! Comme si, après avoir épuisé la fascination de tant de regards, elle avait encore à être révélée. Comme si, en ses replis, le mystère était toujours à l'œuvre.

En vivant adossés aux sommets, on oublie parfois combien la découverte des Alpes fut un choc pour la sensibilité européenne du XVIII^e siècle. Les peintres alors partirent à l'assaut de nos escarpements, bientôt suivis par les photographes (lire ci-dessous). Les gens de plume affluèrent eux aussi pour participer à la célébration paysagère, éprouver leur verbe à l'effroi des apics, à l'idylle des alpages. « Dès le moment où les Alpes sont devenues une région prise, arpentée par les touristes et les curieux, il fallait que, toutes affaires cessantes, on file s'ébrouer dans les montagnes, et que l'on écrive », notent les auteurs de *Lignes de crêtes*. Une énième anthologie alpestre? Un compagnon d'altitudes, un guide littéraire où le pas s'élève avec le regard. Car oui, nos Alpes sont à revoir.

C'est à une vingtaine d'excursions que convient Florence Gaillard, journaliste indépendante, ainsi que Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann, du Centre des littératures en Suisse romande de l'Unil. Escapades qui sillonnent la Suisse par monts et par vaux, d'Engadine en Anniviers et de la Binntal au Jura, en promenades qui tiennent moins de la randonnée postprandiale que du périple pour crapahuteurs cramponnés – Champex-Trient en 10 h 30, Saint-Gingolph-Meillerie avec 1430 m de dénivelé positif... Du muscle!

Beauté de l'insolite

Sentiers soulignés à la plume par quelque 120 flâneurs et auteurs des hauteurs. Si la promenade lettrée est désormais un genre éditorial – d'autres recueils ont paru chez Noir sur Blanc, toujours superbement mis en scène, qui sillonnaient Lausanne ou les territoires poétiques romands –, il est ici réinventé. Car sur ces somptueuses *Lignes de crêtes*, il s'agit moins de suivre les écrivains à la trace, de relier par la littérature le biographique au géographique, que d'apprendre à regarder l'horizon chiffonné qui est le nôtre. Le paysage comme un prétexte, que l'on déchiffre en excellente compagnie.

«C'est que, franchement, vu de près, il n'est pas beau, ce colosse, ce vieux géant assoupi»

Il y a tout d'abord ces images, d'une puissance impressionnante, qui ouvrent en chaque itinéraire d'audacieuses perspectives. La photographe Olga Cafiero a fait toutes les randonnées appareil en main, courant parfois contre l'hiver. Ses vues ont la beauté de l'insolite, procédant d'un large vocabulaire esthétique, passant du micro au macro et du noir blanc au filtre colorisé pour magnifier l'énigme de ces dentelles de pierre.

Enigme que la science résout à sa manière, chaque marche étant également accompagnée d'un commentaire géomorphologique signé Jonathan Bussard et Emmanuel Reynard. En remontant aux plissements primordiaux, se trouvent ainsi expliqués « d'orbe incommensurable

tracé par le doigt de Dieu » au Creux-du-Van, la topographie tourmentée de la forêt du Lapé en Gruyère ou les marmittes des Géants du col de Maloja.

Enfin il y a les écrivains, passés par ces confins montagneux dont ils ont mis le spectacle en verbe. Un art délicat: « Une des choses les plus difficiles en littérature al-

pestre est d'être clair dans la description des lieux. Nous avons tous des progrès à faire dans ce sens », fait remarquer Eugène Rambert. Manière de souligner le difficile équilibre entre poésie et toponymie, lyrisme et réalisme. Le choix des textes, à cet égard, est réjouissant, riche en surprises. Si les incontournables ne sont pas oubliés (le Muzot de Rilke, le Derborence de Ramuz), les anthologistes nouent un bouquet d'extraits très original qui fait voisiner alpinistes et curistes, savants et touristes, anciens et modernes.

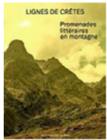
Ainsi, point trop de romantiques ébahis devant un mamelon rocheux, une maigre pissotière! Les écrivains convoqués, dont les textes sont brièvement mais soigneusement commentés, désamorcent volontiers l'imagerie traditionnelle. Paulhan à Sils-Maria? Rien d'autre à en dire que « c'est fort plat ». Maupassant à Loèche-les-Bains? « C'est un trou, à peine un village! » Gide à

La Brévine? « Ce qu'on appelle un vilain trou. » Quant à Marie Trolliet, elle éprouve pareille désillusion devant le glacier de Zinal: « C'est que, franchement, vu de près, il n'est pas beau, ce colosse, ce vieux géant assoupi, ridé, boudeur et comme ratatiné sous sa carapace de pierres. »

Eminences primitives

Evocations décevantes qui font face à autant d'émerveillements, où s'envole l'imaginaire. « Promenade aux coteaux, poésie à mi-côte », versifie Sainte-Beuve. Sur cette Alpe parfois célébrée comme un Eden, Tolkien calque les décors de son *Hobbit*. Nicolas Feuz et Marc Voltenauer celui de leurs sordides affaires, tandis que Jérôme Meizoz et Marguerite Burnat-Provins y superposent une géographie du corps féminin. Eminences primitives que l'on arpente en lecteur ou en marcheur, en compagnie d'artistes d'ici ou d'ailleurs, dont les évocations sont rarement convenues, quelques fois inédites et souvent inattendues. Comme si ces lieux-dits, par leur élévation même, restaient, éternellement, des lieux à dire. »

» F. Gaillard, D. Maggetti, S. Pétermann, Lignes de crêtes, Ed. Noir sur Blanc, 296 pp.



«Photographier la montagne, c'était une véritable expédition»

La montagne, depuis la pandémie, les Suisses en ont à nouveau plein les yeux. Des plages de la Méditerranée, le tourisme national s'est en effet reporté sur les Alpes, redécouvrant les beautés de la patrie. Cet élan a inspiré Nathalie Herschdorfer, directrice du Musée des beaux-arts du Locle. Ces derniers mois, elle a proposé à William Ewing, ancien directeur du Musée de l'Élysée, de fouiller les fonds photographiques de Suisse à la recherche des témoins historiques de la « découverte » des Alpes. Des trésors qu'il est désormais possible d'admirer dans l'exposition *Montagne Magique Mystique*.

A quand remonte la photographie de montagne?

Nathalie Herschdorfer: Dès que la photographie est inventée, au XIX^e siècle, les premiers photographes s'empresent d'aller photographier les Alpes. C'est le début de l'alpinisme, des explorations scientifiques et géologiques, il y a une fascination pour un territoire pas encore « découvert », un goût pour l'aventure, un désir de montrer, documenter mais également de rapporter la preuve de ses exploits.



Traversée de l'Aiguille-du-Midi à l'Aiguille-du-Plan, 1932. Georges Tairraz II/Collection Crispini

A l'époque, les GoPro n'existaient pas. Comment faisait-on des photographies en montagne?

Il s'agissait de véritables expéditions. Il fallait transporter de grosses plaques très lourdes, des produits chimiques, une tente pour développer les photographies immédiatement. Les photographes emmenaient des mulets, étaient aidés de porteurs.

Qui étaient ces photographes?

Au départ, ce sont des gens relativement fortunés qui font de la photographie en amateur. Il fallait avoir des compétences scientifiques, en chimie, en optique, pour pouvoir faire des photographies et les développer. Ensuite, cela se professionnalise. Les gens commencent à vivre de la photographie, certaines entreprises sont vite florissantes. Les photographies qu'ils ramènent sont reproduites et vendues dans des albums qui permettent aux gens de voyager par l'image.



En quoi leur travail se distinguait-il de celui des peintres qui avaient la montagne pour sujet?

Le photographe accompagne l'exploration et l'exploitation de la montagne considérée comme vierge jusqu'alors. Sur les images, il y a généralement des hommes, pour des questions d'échelle, mais aussi pour rendre compte de cette aventure humaine de « domestication » de la nature. On est au plus près de l'action, au bord des crevasses, au pied des chutes d'eau, devant les rochers, dans le chantier du percement du Gothard. Le peintre lui représente les sommets, la montagne rêvée, inatteignable dans sa pureté.

Une autre différence, en plus de la précision que permet la photographie, est l'absence de couleurs. Les photographes apprennent à jouer de leurs limitations en sublimant le noir et blanc. La montagne est particulièrement propice à cet exercice, avec sa forte luminosité et le contraste entre neige et rocher. Dès que la photographie couleur apparaît, et même avant

avec les cartes postales colorisées, ils adoptent cette dernière.

Dans le cadre de l'exposition, vous avez invité quatre artistes contemporains à présenter des œuvres. Pourquoi ne pas avoir choisi des œuvres figuratives, héritières directes du travail des photographes pionniers? Depuis le confinement, les artistes eux aussi se sont redécouvert un intérêt pour la nature et la montagne. Mais il y a chez eux une ambivalence, une crainte de tomber dans le kitsch. Aujourd'hui, la « belle image » de montagne, c'est un peu connoté. Les photographes professionnels contemporains préfèrent travailler dans les territoires urbains et laisser les sommets aux photographes amateurs.

Les artistes que j'ai invitées sont loin du caractère documentaire de la photographie. Leur travail est davantage pictural, il évoque quelque chose de l'ordre du rêve. J'avais envie de présenter ce contraste. »

AUDE-MAY LEPASTEUR

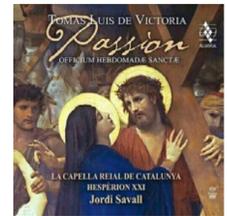
» *Montagne Magique Mystique. Trésors des collections suisses de photographie, Musée des beaux-arts du Locle, jusqu'au 26 septembre.*



Le glacier du Rhône, les Leeshörner au-dessus de Loèche-les-Bains, et le Creux-du-Van. Olga Cafiero/Noir sur Blanc

SÉLECTIONS DISQUES

Une musique qui élève



LA CAPPELLA REIAL DE CATALUNYA HISPERION XXI Jordi Savall

Polyphonie » Comme s'il voulait confier un testament musical: le chef et gambiste Jordi Savall, acteur majeur de la scène de la musique ancienne, grave tous les plus grands chefs-d'œuvre du répertoire renaissant et baroque, voire au-delà. Il a développé son propre label, pour diffuser des disques qui sont toujours des splendeurs, pour la chaleur et l'intensité du son. Avec des livrets toujours soignés et documentés. Certains volumes sont carrément des livres, comme toute l'ambitieuse série où le musicien catalan fait dialoguer des interprètes de différentes traditions musicales, occidentales, arabes, juives...

Dans ce nouveau triple album, c'est à la vocalité rayonnante de l'Espagnol Tomas Luis de Victoria qu'il se consacre. Et plus particulièrement à son *Officium* pour la semaine sainte, qui couvre l'équivalent de trois disques. Les six registres de l'ensemble vocal Capella Reial de Catalunya sont parfois doublés par cinq instruments à cordes de la famille des violes et une douciane (ancêtre du basson). Jordi Savall traverse ces quelques heures de musique captées en direct avec toujours cette recherche de la « grâce » et la foi dans la capacité de la musique à élever. Un sentiment de hauteur dû à la construction musicale de la polyphonie, sorte de cathédrale sonore, mais aussi au contexte de la Contre-Réforme, qui a mis de l'importance sur la liturgie et donc sur le rôle de la musique. Même si nous sommes là dans un cadre très réglé, ce sont des pièces puissamment expressives. Le chef en tout cas est particulièrement sensible à l'effet dramatique quand il alterne chant grégorien, polyphonie, double instrumentale. » **EH**

» Tomas Luis de Victoria, *Passion, Officium Hebdomadæ Sanctæ, Aïa Vox.*

ST-VINCENT REMONTE LE TEMPS



Pop » Annie Clarke, connue sous le nom de scène de St-Vincent, est née en 1982. A l'écoute de *Daddy's Home*, son nouvel album, le doute n'est plus permis: comme pas mal d'artistes de son âge, la chanteuse aurait aimé grandir dans les années 70. De fait, ce disque enivrant s'impose comme la bande-son idéale d'une virée dans les rues du New-York des seventies où résidait son père. Après une ouverture en mode funky évoquant les premiers essais de Prince, St-Vincent sort son arsenal analogique. Durant 45 minutes, elle pose sa voix chaude sur un impressionnant tapis soul psychédélique et paie son dû à Isaac Hayes, Pink Floyd, Lou Reed ou Joni Mitchell. Pour toutes ces mélodies qui collent aux tympanes, rendons grâce à St-Vincent. » **JPB**

» St-Vincent, *Daddy's Home*, Virgin Music.

MACH-HOMMY, HAÏTI DANS LA PEAU



Rap » La pochette colorée de *Pray For Haiti*, le nouvel album de Mach-Hommy détourne une toile de Jean-Michel Basquiat, masquant le visage de ce pêcheur avec un drapeau haïtien. La petite république, le pays le plus pauvre de l'hémisphère nord, hante en effet cet album magnifique produit et écrit par une grande richesse verbale. Mach-Hommy rappe, chante, marmonne et surtout empile des métaphores nécessitant plusieurs écoutes pour en décoder le sens. L'auditeur francophone y trouvera en outre de quoi s'amuser en décortiquant les nombreux mots français ou créole qui parsèment ce kaléidoscope d'images. Côté sonore on retrouve les collaborateurs habituels du rappeur et du label Griselda (Conductor Williams, Cee Gee, Camolauge Monk...) dans une orgie de samples. » **OW**

» Mach-Hommy, *Pray For Haiti*, Griselda Records.

WILL STRATTON, VUES SUR LE MONDE



Folk » L'évolution ne se perçoit pas tant dans la musique que dans les sujets abordés. Avec *The Changing Wilderness*, Will Stratton change de focale, se concentre davantage sur le monde qui l'entoure et laisse de côté son habituelle introspection. L'Américain a travaillé quatre ans sur ce nouvel album, influencé notamment par l'élection de Trump en 2016 et les chamboulements vécus par les USA. Le musicien s'est donc penché sur l'état de son pays, a scruté les côtés sombres de l'humanité, le fascisme et la violence entre autres. Ses mélodies lumineuses adoucissent l'âpreté des thèmes évoqués puisque, heureusement, le chanteur et *songwriter* raconte toujours ses histoires à grand renfort de cordes sauvages. » **TB**

» Will Stratton, *The Changing Wilderness*, Bella Union.